

LA MUSIQUE A L'EXPOSITION

Au Trocadéro, hier, a eu lieu, conduit par M. Alexandre Winogradsky, directeur de la Société impériale de Kiew, l'un des derniers concerts de l'Exposition. Bientôt seront fermées ces grandes assises musicales qui, depuis cinq mois, ont attiré, ont intéressé tant de monde.

Le silence va se faire dans ce coin de Paris où je n'ai jamais manqué d'aller sans joie, sûr d'y entendre quelque œuvre curieuse ou forte, d'en rapporter quelque impression amusante ou féconde. Je viens d'y éprouver encore un assez vif plaisir. J'ai été heureux de revoir là l'excellent chef d'orchestre qui d'ailleurs n'est point un inconnu pour notre public. En 1894, à la salle Rochecouart, en 1896, au Châtelet, il a déjà interprété à sa façon nombre de compositeurs russes. Cette façon est inoubliable comme est inoubliable l'homme lui-même. Imaginez un clown génial mimant avec une adresse prodigieuse, une agilité fantastique la partition que vous écoutez, déchainant avec la majesté d'un dieu le tonnerre des timbales, allumant, d'un geste d'incendiaire, le feu des trombones, cueillant délicatement des deux mains, ainsi qu'un bon jardinier récoltant des fruits mûrs, les *pizzicati* du quatuor, obtenant soit par la violence, soit par la douceur, d'extraordinaires mariages de timbres, d'étonnantes colorations, de surprenants effets de rythmes, arrachant, en fin de compte, d'enthousiastes acclamations de ceux qui seraient tentés de sourire et qui sont bien obligés d'admirer. Le succès de M. Winogradsky a été triomphal.

Je ne reproche qu'une chose à ce remarquable artiste, c'est de trop aimer Tchaïkowsky et ses symphonies. Celle d'hier est la troisième qu'il nous joue et j'avoue que je ne puis absolument pas m'accoutumer à une musique aussi vide, aussi longue, aussi diffuse, aussi ennuyeuse, aussi peu originale et aussi inutile. Je n'insiste pas. Elle était précédée d'un poème instrumental de Moussorgsky, *Une nuit sur le Mont-Chaube*, morceau sonore et vigoureux, exagérément imitatif et décoratif, où l'influence de Berlioz apparaît de manière manifeste. C'est à la symphonie en *sol* mineur de Kalinnikow que nous devons nos meilleurs moments. Un voile de tristesse l'enveloppe qui se déchire au fur et à mesure qu'elle va vers sa conclusion pour nous la laisser voir toute frémissante de chaleur et de vie. Et comme elle est russe, comme elle est libre de formes aussi, et comme, bien qu'elle ne soit pas construite avec des thèmes nationaux, elle a un franc et beau caractère populaire. L'auteur, me dit-on, est un jeune homme. On l'a justement applaudi et voilà une superbe promesse pour l'avenir. Le programme était complété par un *lamento* de joli sentiment de Napravnik, par une charmante cavatine pour violon de César Cui, que M. Séchiari a exécutée à ravir, et par les airs de ballet, fermement écrits, de *Rousslan et Luidmilla* de Glinka.

Alfred Bruneau.